

Le membre fantôme

n. 7: à trou pour toujours

www.pataphysiquelibre.org/membre

minuit pluvieux, l'asphalte gorgée de déjections urbaines, ça sent le béton la poussière, des lunes de lampadaires sans fin, c'est un soir parmi d'autres, les citadins postmodernes ont le capuchon relevé, les roues crissent en désordre sur les rouges inopportunes, les arrêts mécaniques – seuls socialement acceptés – aux rues furtivement parallèles, ici les ruelles dédoublent le lisse urbanisme, racoins de clairières, culs de façades bien à l'aise dans les jardins impénitents; à soif la mort de vivre, partie à ressac des marées pulsives, l'alvéole pleine d'une sève obscène, dense et compacte au vu et au su des masturbations formelles, la vibration sereine dans le désert émotif des redondances psychotropes, appareillent alors les traversiers douteux des vengeances à venir; j'exulte mur-à-mur l'orgasme de vivre, ondulant de désir coulant dans mes membres métaphoriques, cambré dans l'impulsion sauvage des solitudes acculées; ce soir les égoûts débordent, les parcomaîtres renvoient leur monnaie en pleine face aux citoyens trop bien intentionnés, s'exposent alors les monades discordantes des désillusions tranchées, alors que se dénude l'aporie de vivre amer.

- Le Diablotin à la Corne d'or

« (...) nous ne dormions jamais que durant les heures de bureau. »

- Jean-Philippe Tremblay, *Ectropion X*

« Alors pourquoi écrire ? Parce que la société ne nous accorde qu'un nom, qu'un rôle, qu'une femme, et que ce n'est pas assez. On se conforme à ce partage, le seul équitable. Et l'on reste avec l'énorme excédent de ses virtualités. On écrit pour ne pas les perdre, pour tromper l'état civil, sa femme, son devoir, pour échapper à la société, se substituer à son super-ego. On écrit par révolte contre soi-même, pour libérer le monstre, le mégalomane, pour être soi-même et tout ce qu'on n'est pas et qu'on pourrait être. C'est permis, c'est faisable, car on écrit à un niveau qui n'est pas sujet aux lois de la société pour la bonne raison qu'on écrit en dehors de toute société et qu'on sera lu par un solitaire de même acabit, non par un citoyen : par un complice. C'est pour lui seul qu'on écrit. On ne l'oblige à rien. S'il ne se sent pas de mèche, il cesse de lire et l'affaire ne va pas plus loin. Le livre est le grand lieu de la contestation et le restera malgré les élucubrations du marshall-cardinal McLuhan, effarant volatile qui ouvre grandes les ailes qu'attendaient les petits rats grelottants, les niais transis pour s'y blottir et rêver de nouvelles censures, etc. »

- Jacques Ferron, *Du fond de mon arrière-cuisine*, Montréal, Éditions du Jour, 1973, p. 175.

Pantomime / When, for fuck's sake, will I finally clean up my act?

Pour une éthique existentialiste, ciblée, de l'expressivité. Contre un gonflement inopiné du moi, par pure vanité. Physionomie trahie par le langage. Elle aussi, éventuellement, le trahira, lui. Je ne suis ni poète, ni prosateur et cela strictement par manque de souffrance réelle. La mienne, par chance, se dilue. Disons plutôt sculpteur, paysagiste urbain. Doit-on vraiment se détruire pour créer ? Gesticuler, singer, se « faire des gueules » pour avoir une signification propre. Même si je le trouve illisible, ce démon de Hegel joua un rôle déterminant dans l'articulation du problème de la reconnaissance et de son implication capitale dans la construction de notre psyché, meilleur mot ne me vient malheureusement pas sous le doigté. Jamais complètement à jeun lorsque j'écris. Et toi ? L'art n'est ni une science ni une mystique sécularisée. Tout niche dans la posture. La prise de position ferme, argumentée, c'est pour les publications sérieuses et surtout pour le public (cris, vatt-il sortir de son trou ?) qui les lit. En fait, on ne sait jamais s'il lit ou s'il fait semblant. L'écriture est un jeu, un délassément, mené de front par ce que je nommerais la volupté idiomatique. Or, le monde s'en fout éperdument de savoir qui a raison ou qui a tort. Il faut les envoûter, faire qu'ils s'approprient ce qu'on se force de leurs faire à croire.

Information : Les idées que j'exprime ici ne sont évidemment pas de mon cru. Elles sont, pour ceux qui auraient des doutes et qui penseraient que je divague pour le plaisir de la chose, influencées en grande partie par Gombrowicz, grand chantre de ma patrie d'origine (sic! Si cela vous chicote, je vous expliquerais).

Qui écrit sans repères, sans influences, sans parodier ce qu'il a lu hier, il y a un mois ? Répondez, faussaires, cut and paste enregistré RBQ : 8564321, bien sûr, déductible d'impôts. Individualistes grazéviskeux (clin d'œil au plus grand et peut-être au plus conséquent des individualistes québécois : Ducharme, oui, oui !). S'auto psychanalysant sans divan, sans transfert ! Seuls et dénigrés, tels les lépreux d'antan... Nous marchons.

- La Salve Slave

Mais le centre de la joie d'être quelqu'un
est la joie de ne l'être pas,
l'exacte compréhension
du dessin de ce filet que nous tendons,
dans le métier précis
de pêcheurs qui ne pêchent pas le poisson
mais la perte du poisson,
jusqu'à pêcher leur propre perte.

L'insomnie creuse de nouveaux tunnels,
explore les béances de l'air,
invente des labyrinthes privés d'air,
accrédite des infinis sans issue
et affine encore des ruelles au-delà.

- Roberto Juarroz, *Poésie verticale* (V, 31)

- Roberto Juarroz, *Poésie verticale* (IV, 4)